



Christian Vuardes

Le détective amoureux

Christian Vuardes

Le Détective amoureux

© Christian Vuardes, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-3143-2

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : Evgeniia Markevich (tous droits réservés)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Et le destin,
ce petit malin,
ouvre des portes
et se déporte.*

Adage des Hautes Terres

Chapitre 1

C'était comme une oppression. Qui le prenait là, dans la poitrine, sourdait et le figeait dans une angoisse lente aux reflux douloureux. Il perdait alors tout appui dans cette vie dont le futur lui semblait terne. Pourtant, aucun fait objectif n'expliquait cet état ; toute analyse lui indiquait qu'il était inutile de s'inquiéter car les événements les plus graves, maladie, accident, voire la mort ne le paniquaient pas. Il les acceptait naturellement et la source de ses angoisses semblait venir de causes secondaires, futiles mais indéfinissables. Mais c'était ainsi et la vie semblait perdre soudain tout intérêt.

« Châtillon, le patron vous demande, tout de suite ! »

On l'avait sorti de sa torpeur. L'angoisse empêcha l'appréhension devant cette convocation rare, soudaine et inattendue. Châtillon travaillait depuis plusieurs années dans cette entreprise d'importation de bois qui comptait de nombreux employés et il voyait rarement le patron, souvent en voyage dans les filiales européennes ou chez les producteurs. Le bois exotique avait fait sa fortune, il avait eu le flair de prévoir au bon moment l'intensification de l'utilisation de certaines essences comme le teck, imputrescible... Comme lui ? On le disait sans scrupules, dur en affaires, une caricature de patron ! Mais Châtillon travaillait consciencieusement pour lui et assurait le suivi des commandes à la comptabilité. Rien de passionnant, des voyages virtuels dans des cales anonymes pleines de bois regrettant leurs forêts quittées. Ça pleure, un arbre, il en était persuadé...

Lorsqu'il entra dans le bureau, il sentit tout de suite que l'homme qui l'attendait n'était pas uniquement un patron. Quelque chose dans son attitude évoquait un autre aspect de lui, plus personnel... Il fallait d'autant plus se méfier ! Que lui voulait-il ?

— Prenez un siège ! lui dit sans détour Norbert Darlongue.

Puis :

— Ça fait déjà cinq ans que vous travaillez pour moi, M. Châtillon, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-il en sachant cette question inutile puisqu'il avait dû consulter son dossier.

— Vous êtes célibataire, je ne me trompe pas ? Sans enfant ?

— En effet.

Châtillon estimait qu'il fallait varier la formulation.

— C'est-à-dire que vous seriez disponible pour une mission de plusieurs jours ?

— Eventuellement.

— Vous êtes laconique et peu curieux.

— Est-ce un défaut ?

Le patron sembla satisfait de cette réponse interrogative, plus longue que les précédentes. Il prit une gomme entre les doigts et joua avec, nerveusement.

— Vous voulez un café ?

Son patron qui lui offrait un café ! Châtillon pensa que c'était louche et réfléchit afin de comprendre le sens caché de cette proposition. Il ne se rappelait pas s'être fait remarquer ces derniers temps.

« À moins qu'on m'ait dénoncé ? Mais de quoi ? D'avoir fauché quelques feuilles blanches pour mon imprimante à la maison. Ou bien d'avoir récupéré de la monnaie laissée dans la machine à café ? Les délateurs sont partout ! », pensa-t-il.

— Vous savez, cela ne vous engage à rien.

Châtillon revint à la réalité :

— Oui, merci, excusez-moi.

Darlongue se leva pour préparer la boisson.

Châtillon était impressionné. Il avait beau essayer de se convaincre que c'était un homme comme lui, il se sentait crispé et démuné. De la position hiérarchique supérieure de Darlongue émanaient dans le bureau comme des ondes paralysantes.

Son patron amena les deux tasses de café qu'il déposa sur le bureau.

— Du sucre ? demanda-t-il.

— Comme vous voulez.

— Que dites-vous ?

— Euh... excusez-moi ; oui.

— Arrêtez de vous excuser.

— Oui, je suis nerveux, désolé.

— Et pourquoi donc ?

— Me reprochez-vous quelque chose ?

Châtillon se sentait de plus en plus tendu et ridicule. Darlongue ne put s'empêcher de sourire, brièvement.

— Enfin, vous me connaissez. Ai-je l'habitude d'offrir le café à mes employés pour les engueuler ? Ou bien des fleurs ? Je ne crois pas à ces théories fumeuses sur la communication dans l'entreprise.

— En effet, vous êtes direct pour signifier votre satisfaction ou votre mécontentement... le plus souvent d'ailleurs.

Darlongue ne releva pas la remarque. Au contraire, il s'installa plus confortablement dans son siège. Châtillon se sentit plus détendu aussi à cause de sa propre observation. Il prit une goutte de café, délicieux, et observa le bureau de son patron : nettement plus confortable que le sien ! Et, surtout, muni de tous les petits accessoires qui rendent le travail plus agréable : cafetière expresso, bar, wc personnels... Sur la table, un cadre de photo à l'envers devait sans doute contenir une image de sa femme ou de ses enfants, ou bien de son chien ! Châtillon ne put s'empêcher de sourire à cette pensée.

— Qu'est-ce qui vous fait sourire ? demanda Darlongue.

— Oh ! rien de particulier, répondit Châtillon. Je me demandais qui était sur cette photo.

Darlongue retourna le cadre. On le voyait recevoir un trophée des mains d'un homme sur une scène.

— Un prix attribué à des professionnels du bois pour la qualité de leurs produits. J'en suis très fier !

— Moi qui croyais que c'était une photo de vos enfants ou de votre femme.

Le visage de son patron se rembrunit soudainement.

— Oui, ma famille... Au fait, Châtillon, je crois que vous parlez anglais.

— En effet.

— Mais comment ? Correctement ou très bien ?

— Je suis bilingue.

— Parfait.

— Pourquoi donc ?

— Je vais avoir besoin de vos compétences linguistiques pour une mission de quelques jours.

Darlongue se leva et s'approcha en un mouvement rapide et souple de la chaise de son employé. Cette proximité inattendue déstabilisa Châtillon qui l'interpréta comme une invitation à quitter la pièce. Il se leva donc brusquement et maladroitement puis se laissa raccompagner, sans avoir fini son café, jusqu'à la porte.

— Mais...

— Le mieux, précisa Darlongue, serait que vous veniez dîner chez moi ce soir. Je vous présenterai ma femme et nous discuterons de cette mission. Etes-vous disponible ?

— Euh... oui... je crois.

— À partir de dix-neuf heures, d'accord ?

— D'accord.

Darlongue lui tendit sa carte avec l'adresse et, toujours en souplesse, le fit passer par la porte entr'ouverte dans le couloir.

— À ce soir ! lui lança-t-il avec un sourire forcé avant de refermer la porte de son bureau.

Châtillon se retrouva seul, scrutant la carte.

« Invité chez le patron ? Qu'est-ce que ça veut dire ? », se demanda-t-il.

Il avança vers le bout du couloir en glissant la carte dans la poche, n'ayant pas de réponse à ses questions. Il n'entendit pas venir M. Landremaque, cadre commercial, avec des dossiers sous un bras.

— Eh bien, mon vieux, vous en faites une tête ! Vous sortez du bureau du patron et vous avez eu droit à une engueulade ?

— Non, non, pas du tout.

— Alors remettez-vous !

Landremaque se pencha vers lui.

— C'est vrai qu'il n'est pas toujours agréable, le vieux. J'en sais quelque chose. J'ai souvent à faire à lui, contrairement à vous. Vous êtes plus à l'abri de ses excès d'autorité.

Il eut un regard complice vers Châtillon et lui mit la main sur l'épaule.

— Même quand il dit vous féliciter, il n'arrive pas à être agréable. Au moins, il le fait toujours court, c'est l'avantage.

— C'est vrai que c'était rapide, confia Châtillon.

— Alors imaginez si vous deviez passer la soirée avec lui !

Il partit d'un grand rire et le quitta en rajoutant avec un regard complice :

— Le cauchemar ! !

Châtillon se sentit encore plus seul qu'auparavant. Il soupira et regagna son bureau tristement.

Chapitre 2

Les Darlongue habitaient une belle maison dans une banlieue chic de l'ouest parisien. Châtillon la trouva facilement et, nerveux, se gara en faisant crisser malencontreusement ses pneus contre le trottoir. Ses vêtements traduisaient aussi sa nervosité. Hésitant entre tenue décontractée et recherchée, il avait finalement opté pour un compromis jeans et chemise blanche en coton avec une veste noire. Mais l'ensemble s'avérait, il s'en rendait compte maintenant, complètement ringard. En outre, ses chaussures brillaient trop. Il sortit de sa vieille Peugeot, muni du cadeau qu'il avait choisi, une bouteille d'Hermitage qui vieillissait dans sa cave et qu'il avait prévu de boire avec des amis. Mais l'occasion ne s'était jamais présentée...

C'est Darlongue lui-même qui ouvrit la porte et l'accueillit courtoisement, presque chaleureusement. Il était habillé comme s'il n'attendait aucune visite : pantalon de survêtement gris, tee-shirt et, au lieu de s'en offusquer, Châtillon se sentit plutôt honteux de sa tenue sans naturel. Par contre, Mme Darlongue, qu'il n'avait jamais rencontrée auparavant, était vêtue avec goût. La quarantaine alerte et élégante, plutôt belle avec un profil qui lui évoquait des portraits de la Renaissance. Elle semblait nerveuse : il le ressentait plus qu'il ne l'observait car elle le rendait imperceptible. Elle le fit asseoir pendant une courte absence de son époux qui revint changé, bien que simplement. Châtillon se sentit mieux.

Après un apéritif succinct, ils passèrent à table. La discussion s'étalait sans conviction. Châtillon se sentait à la fois gêné et benoîtement heureux d'être invité chez son patron, oubliant que sa présence ne pouvait être que motivée par une raison précise.

D'ailleurs, au moment du fromage, Darlongue apporta la bouteille d'Hermitage qu'il avait offerte. Tout en lui versant délicatement du vin, il s'adressa fermement à lui :

— Mon cher Châtillon, voici cinq ans que vous travaillez pour moi.

— Pour votre entreprise, corrigea Châtillon pour se rassurer.

— Ce qui revient au même, coupa Darlongue, lui rappelant ainsi un des fondements du capitalisme. Vous savez que je n'ai pas l'habitude de faire dans la